

Laurence Vielle

## La parole réenchante les mots



*Entretien par courriel avec Anne Segal*

***Est-ce l'auteure qui a créé la comédienne ? ou la comédienne qui est devenue auteure ? ou bien encore les deux se sont-elles développées en même temps ?***

Je ne sais pas très bien, c'est un peu comme l'œuf et la poule. Je me souviens : je devais avoir 6 ans, dans une rivière où je nageais chaque été, et c'était la fin de l'année où j'avais appris à lire et écrire. Et je nageais en criant tous les mots qui avaient des sons identiques, et un premier poème est né en criant dans la rivière : « *Jules qui fait des bulles se prend pour Hercule qui porte un gros pull...* » La première fois, c'était lié au dire... Peut-être n'ai-je jamais dissocié écrire et dire.

Très jeune je voulais être comédienne et très jeune j'ai écrit des poèmes que je disais. Et puis, jeune adulte, j'ai rencontré deux personnes qui m'ont ouvert beaucoup de chemins pour dire les mots que j'écrivais : Monique Dorsel, qui était la directrice-fondatrice du Théâtre Poème à Bruxelles, une pionnière en Belgique de l'oralité du poème ; et Pietro Pizzuti, homme de théâtre, mon maestro, avec lequel la frontière entre théâtre et poésie s'est effacée, j'écrivais des mots à dire, peu importe le genre. De la matière rythmique, sonore.

Ensuite la compagnie Carcara, Jean-Michel Agius, Claude Guerre... ont été les compagnons magnifiques de ces traversées des mots dits, mis en musique, appris, donnés sur scène... ce passage incessant entre la comédienne et l'auteure.

***L'oralité fait-elle partie de ton processus d'écriture ou bien intervient-elle après ? Écris-tu en pensant en même temps à la mise en voix à venir ?***

Un poème s'écrit, surgit. Souvent en marchant. Je marche, j'entends une phrase au rythme précis. C'est cette phrase-là, rythmée comme ça, de laquelle il faut que je parte. Et puis s'écrit le poème. Je ne pense plus à la voix. Mais elle était à la source du poème.

***Quelle valeur accordes-tu à tes livres et à ta poésie écrite, en regard des spectacles ou lectures que tu montes autour d'eux ?***

Ce qui m'importe c'est le spectacle, le moment de la scène, de la matière langagière partagée. Ça me passionne totalement ce moment-là. Ça me remet en vie chaque fois. Le sentiment de me redresser. Une matière sort de moi et j'ai le sentiment de la poser entre le spectateur et moi, et que ça se sculpe là, au milieu de nous, en même temps que ça se parle. J'aime les *booklegs* que David Giannoni édite aux éditions Maelstrom : ils sont légers, peu coûteux ; ça permet de faire circuler le poème sans être avant la scène. C'est comme un livret d'opéra. C'est en même temps, ou après la scène. Comme ça, j'ai

l'impression qu'il sera lu avec encore une trace dans le corps du lecteur de la parole dite.

***Le fait d'être auteure, est-ce une aide lorsque tu portes les mots des autres ?***

J'aime porter les mots des autres. C'est comme si je rentrais dans une nouvelle peau. Une nouvelle langue, une nouvelle grammaire parle en moi, et ça me fait parler le monde différemment, et donc le sentir différent. Il s'écrit autrement. C'est incroyable chaque fois la redécouverte de cela, combien le monde existe à travers la parole qui le parle. Et que donc chaque fois qu'on le parle on le recrée. On le *réenchante* comme dirait Claude Guerre. Peut-être cette façon de voir est-elle liée au fait que j'écris aussi. Donc l'auteure porte l'actrice et vice-versa. L'auteure donne l'envie à l'actrice d'entrer totalement dans la nouvelle langue. L'actrice donne l'envie à l'auteure de titiller le dire, toujours.

***Sur scène, parfois tu lis tes poèmes et parfois tu les dis par cœur. Pour quelles raisons ?***

La feuille en main, c'est pour moi comme une partition. J'ai envie de la respecter scrupuleusement et de voir exactement comment les mots sont disposés sur la page, comment c'est rythmiquement écrit, et pour certains poèmes, il me faut ce rapport-là à la page. Il me faut la page sur le passage des mots de l'intérieur à l'extérieur. Comme la peau d'un tambour. Il ne faut pas dérapier. Il faut être précis. Ne pas se perdre. Le texte qui vient d'être écrit bouge encore beaucoup les premières fois qu'il est dit sur scène. Mais à un certain moment, il est *fixé*. Si je rajoute un mot à la lecture de la page, après le spectacle je saurai exactement où j'ai rajouté le mot et je l'écrirai. Bref, c'est un peu confus ce que je dis... À un moment, si je lâche la page, c'est peut-être parce que le poème s'est scrupuleusement enfoncé en moi, ou que la page invisible danse encore devant mes yeux. Je ne sais pas très bien.

Laurence Vielle, poète, est née à Bruxelles en 1968, elle y vit toujours. Derniers livres : *État de marche* (Maëlstrom, 2008), *Bonjour Gaston* (Maëlstrom 2010). Diseuse et scandeuse elle a mis en scène la plupart de ses textes ; également comédienne (dirigée par Valère Novarina et Claude Guerre). Elle est en résidence à la Maison de la Poésie de Paris durant cette saison.